Vol. I. SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 24 NOVEMBRE 1920 No 1

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

"LE MAN[illegible]OBA
EST PUBLIÉ [illegible] IMPRIMÉ
TOUS LES [illegible]CREDIS

Toutes com[illegible] concernant le journal ou l'[illegible]ie devront être adressées :

[illegible] Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

L'EGLISE, LA FRANCE, LA PAIX

Nous empruntons à la "Revue Canadienne", numéro de novembre, une tranche de la chronique intéressante de monsieur le sénateur Chapais, "A travers les faits et les oeuvres". Voici quelques citations et quelques appréciations d'actualité sur la question des relations de notre ancienne mère patrie avec le Vatican :

En France, M. Millerand a inauguré sa présidence sous les plus heureux auspices. La quasi-unanimité réalisée autour de son nom lui donne une grande force. Son élection a été accueillie avec autant de satisfaction à l'étranger qu'en France. Parmi les félicitations qu'il a reçues, il importe de signaler celles du Souverain Pontife. En voici le texte : "Au moment où Votre Excellence est élevée par les chaleureux suffrages des Français à la première magistrature de la république, il nous est bien agréable de lui exprimer nos vives félicitations et nos meilleurs voeux. Les éminents services que Votre Excellence a déjà rendus à l'Oeuvre du relèvement de son noble pays nous sont un gage assuré que cette grande mission inaugurée si sagement par son illustre prédécesseur, sera continuée avec la constance et le dévouement éclairé qui ont toujours inspiré l'action patriotique de Votre Excellence. Dans cette confiance, nous implorons de tout coeur les bénédictions divines sur vous, monsieur le président, sur votre famille, sur le gouvernement français et sur la France tout entière." M. Millerand a adressé au pape la réponse suivante : "Les félicitations personnelles que Sa Sainteté a bien voulu m'adresser dans des termes si délicats m'ont vivement touché, et je la prie d'agréer, avec mes remerciements, mes voeux les plus sincères. Je suis profondément sensible aux sentiments qu'elle a bien voulu exprimer en même temps pour la France tout entière." Evidemment, il y a quelque chose de changé depuis la guerre. Le chef de l'Eglise catholique et le chef de la nation française peuvent maintenant se parler. Cet échange de communications sympathiques est, espérons-le, le prélude de l'acte solennel qui rétablira les relations officielles entre la France et le Saint-Siège.

Le nouveau président a adressé aux chambres un message qui a été accueilli avec beaucoup de faveur. On y a remarqué un passage relatif à la revision de la constitution. Le voici : "Le suffrage universel est le maître. Ses volontés, manifestées par la voix de ses représentants élus, ont besoin, pour être accomplies et respectées, d'un pouvoir exécutif libre sous le contrôle du parlement et d'un pouvoir judiciaire indépendant. La confusion des pouvoirs est le germe de toute tyrannie. Vous choisirez l'heure que vous jugerez, d'accord avec le gouvernement, la plus opportune pour apporter, d'une main prudente, aux lois constitutionnelles les modifications souhaitées." On sait que M. Millerand trouve trop restreinte l'influence du président de la république. D'après lui, il devrait avoir une collaboration plus cordiale et plus intime avec les autres membres du gouvernement. Il devrait aussi être élu par un collège électoral mais exclusivement parlementaire.

Un des passages applaudis du message a été le suivant : "Certes, l'un des résultats, et non le moins désiré, de la lutte qui, pendant de si longs mois, a ensanglanté notre sol, doit être la réduction du service militaire. En la réalisant, vous saurez concilier les exigences de nos besoins économiques avec celles de la défense nationale. Aussi bien, vous ne l'ignorez pas, vous ne ferez jamais inutilement appel à la conscience nationale. Aux heures les plus critiques, les femmes ont rivalisé avec les hommes de ferme et intelligente compréhension. La claire raison française, merveilleux alliage de bon sens pratique et d'idéalisme, n'a, à aucun moment, perdu son équilibre. A peine échappée à la plus effroyable tourmente, notre chère France a repris avec une ardeur pasionnée les travaux de la paix. Elle fait, par son calme et sa maîtrise de soi, l'admiration du monde. Son exemple sera contagieux."

Assurément, aucun de ceux qui suivent avec attention ce qui se passe en France ne sera tenté de croire que ces paroles sont marquées au coin de la vantardise.

PSYCHOLOGIE DE LA PEUR

"J'ai peur, mon lieutenant.

— Mais non, mon ami, tu trembles, mais tu n'as pas peur. Ce n'est pas la même chose, certain.

— Ah! c'est p't-être ben vrai ce que vous dites là, mon lieutenant."

Et Budin, rassuré, se remit à surveiller par son "créneau" les tranchées boches dont la ligne indistincte ne s'apercevait dans la brume qu'après qu'on l'avait quelque temps fixée...

Qu'est-ce que le "peur"? Ce mot peut-il indifféremment s'employer à la place d'"effroi", de "frayeur" ou d'"épouvante", ou bien chacun de ces termes a-t-il une signification précise qui ne souffre point cette substitution négligente? Voyons.

Pour bien comprendre ce que c'et que la "peur", il faut tout d'abord examiner comment la peur prend naissance. C'est le danger qui l'engendre naturellement, danger réel ou imaginaire, mais dont on a conscience. La perception du danger n'a pourtant pas la peur pour conséquence nécessaire. Le terme d'appréhension ou d'effroi, selon le cas, traduit mieux l'état d'âme que l'on traverse alors. On appréhende ce qu'on redoute, on voudrait pouvoir l'écarter, on en souffre d'avance; mais cela, ce n'est pas la peur. Il me semble, du moins, qu'il n'y a peur, à rigoureusement parler, que si le coeur faiblit, s'il ne combat pas victorieusement la disposition soudaine qui le porte à se soustraire au danger aux dépens du devoir. La peur est une défaite morale et c'est pour cela qu'on méprise les lâches.

"As-tu peur de mourir"? demande dédaigneusement Rodrigue à don Gomès, quand ce dernier voudrait éviter de se battre avec lui. C'est à dessein qu'il a prononcé le mot "peur". Il a gravement insulté le comte. L'honneur ne permettra pas à celui-ci de se dérober.

Donc, l'effroi n'est pas la peur. "Tremble, carcasse, disait Turenne à son corps, mais il faudra bien que tu ailles où je te veux mener."

Il y a quelques mois, les Etudes ont publié quelques Réflexions d'un combattant sur le courage, dues au capitaine Maurice Garçot, qui ne sont pas étrangères à l'esprit de cet article.

"Si vaste que soit le théâtre de la lutte, si nombreuses les armées en jeu, la bataille se réduit toujours pour l'individu à un conflit entre son âme et sa chair :: l'une voulant le sacrifice, l'autre s'y refusant."

Celui dont l'âme est vaincue dans cette lutte intérieure, parfois effroyable, celui-là seul a vraiment peur. Mais on ne dira pas qu'il manque de courage celui qui prend le soin d'éviter tout danger inutile et qui s'entoure de toutes les précautions que la prudence suggère.

Lorsque le sentiment de sécurité, la sensation de confort où nous vivons—et il est étrange de songer quel confor on peut trouver dans un affreux abri souterrain au moment où il vous happe pour vous soustraire au danger—quand cette impression cesse, dis-je, le corps subit des effets presqu'immédiats de cette révélation, et d'autant plus marqués qu'elle est plus soudaine. La respiration s'arrête, on est haletant, oppressé, le coeur bat violemment et les extrémités se refroidissent, la voix faiblit, un tremblement agite les membres, il peut-même y avoir syncope.

On peut, par un effort de volonté, combattre la crainte qui voudrait nous dominer : "On réprime sa peur, on ne la supprime pas. Elle demeure au creux des moëlles, vaincue, certes, mais rebelle encore. Toute chaire vivante fuit la blessure."

Je me rappelle un après-midi d'octobre, en 1915, où je devais, avec ma compagnie, relever des troupes qui venaient de passer quatre jours dans les tranchées du bois des Caures, près de Verdun. Il fallait, avant d'y mener mes hommes, faire une reconnaissance du terrain et prendre toutes les consignes que se passent sucessivement les chefs d'unité qui, tour à tour, occupent une position de première ligne: dispositif de combat, organisation défensive, travaux à effectuer, renseignements, ligne de conduite en cas d'attaque, mesures d'approvisionnement en vivres et en munitions, etc... Or, un bombardement violent arrosait le bois à l'heure où je devais effectuer cette reconnaissance. Je partis seul, soucieux de n'exposer personne à un danger que je considérais comme grave. Je laissai seulement à un sous-lieutenant l'ordre de me rejoindre avec la compagnie une heure plus tard. Je m'engageai sous les grands arbres. Des balles perdues passèrent près de moi. Jentendais fort distinctement leur départ et le sifflement métallique qui signalait leur passage alors qu'elles étaient déjà loin de moi. Je me sentis nerveux. Je regrettai de ne m'être pas fait accompagner d'un agent de liaison quelconque. Bientôt je me trouvai dans le domaine d'arrosage des obus. Tantôt à droite, tantôt à gauche, j'entendais leur gros ronflement brusquement terminée par une explosion qui ébranlait toute la forêt. Des branches craquaient. Les feuilles volaient, arrachées par le souffle. Parfois le bruit venait bien d'en face. Le projectile tomberait-il en avant ou en arrière, ou bien juste où j'étais? A tout hasard, je m'aplatissais quelques secondes sur le sol pour éviter d'être atteint par les éclats si le projectile se fragmentait dans mon voisinage. Puis je me relevais et continuais. J'avais peur... ou plutôt non, je n'avais pas peur puisque je résistais à la peur. Je passai près d'un abri souterrain où j'aurais pu m'arrêter quelques instants. Je préférai continuer d'un trait jusqu'au bout.

Les arbres, maintenant, étaient complètement hachés. Leurs moignons s'élevaient au-dessus des terres retournées où la tranchée faisait un étroit et profond sillon. La sueur coulait à grosses gouttes de mon front. Un obus tombe à droite—j'avance; un obus à gauche — j'avance, j'avance toujours... et je tremble. J'arrive enfin dans un poste de commandement où je m'engouffre épuisé. Une demi-heure après, le bombardement se ralentissait, puis cessait et, à l'heure fixée, mes hommes prenaient dans leurs tranchées leurs places assignées sans qu'aucun d'eux ait été atteint au cours de cette relève que j'appréhendais tant, pour eux.

Un danger couru—un grand danger, s'entend, et auquel on est sciemment exposé—laisse après qu'il a disparu une fatigue qui peut être accablante. L'effort qu'il faut faire pour maîtriser ses nerfs, pour dominer l'instinct de conservation, use rapidement les forces de celui qui l'exerce. On connaît aujourd'hui fort bien les effets psychiques d'un bombardement prolongé: le courage le plus bouillant en ressent une dépression, les facultés intellectuelles en sont comme obscurcies et l'on a vu parfois des troupes excellentes absolument abruties (il n'y a pas d'autre mot) par la préparation du combat par l'artillerie lourde. Si la troupe tient le coup—et c'est ce qui arrive ordinairement—elle manifeste une insoucience fataliste qui la rend capable des exploits les plus remarquables. Mais l'organisme peut en être secrètement atteint : il a dépassé sa limite d'élasticité. On lira sur ce sujet, avec beaucoup d'intérêt, un récent article du Mercure de France : l'hémorrhagie de la sensibilité. "La plupart des hommes ne sont ni des pleutres, ni des héros: ils se résignent à être braves." Et le capitaine Garçot ajoute : "Le plus solide courage est inégal comme l'humeur et fragile comme la santé."

Une anecdote dont je garantis l'authenticité vous le prouvera.

Le 2 février 1916, second jour de la grosse attaque de l'armée du Kronprinz sur Verdun, j'arrivai le matin vers 7.30 dans un petit poste français qui avait victorieusement résisté toute la nuit à des attaques de patrouilles allemandes venant du bois d'Haumont que nous avions perdu la veille au soir. Ces braves soldats avaient réussi à barrer le boyau qui réunissait leur position à celle que les Allemands avaient enlevée. Les pieds dans l'eau, ils étaient restés impassibles à leur poste pendant le bombardement et la fusillade malgré l'obscurité angoissante de la nuit. Ils s'étaient vaillamment et victorieusement défendus. Vers neuf ou dix heures, l'un d'eux, peut-être victime d'une hallucination due à la fatigue, s'écria d'une voix étranglée :: "Voilà les Boches!" et il prit la fuite. Tous ses camarades l'imitèrent, pris de panique. Rien, absolument rien ne justifiait leur émoi. A ce moment-là, pas un Allemand en vue, quoiqu'on sût qu'ils étaient proches. Je dus me résoudre à réjoindre ces hommes un peu en arrière. Jamais je ne pus arriver à les convaincre de réoccuper leurs emplacements primitifs dont nous n'étions peut-être pas à quarante pieds. Sans que cela fût justifié, ces hommes avaient eu un instant l'impression qu'ils étaient surpris. Ils avaient eu peur, une peur animale qu'ils n'avaient pas su dominer et, maintenant, ils se trouvaient diminués d'autant: la fatigue les avait vaincus. "La surprise—même imaginaire—est terrible. On peut, sous l'aiguillon des ordres et le fouet des menaces faire avancer le soldat qui tremble. L'homme surpris? Jamais. Il se retourne contre le chef, le bouscule, le piétine et fuit."

Comment combattre la peur, préventivement?

Dans de certaines limites, le courage est une affaire d'entraînement et d'éducation. Dès l'enfance, il faut cultiver la bravoure—je ne dis pas la témérité—comme on cultive d'autres qualités morales, la sincérité par exemple. S'il s'agit d'hommes faits, il faut exalter chez l'individu le sentiment du caractère impératif du devoir, qu'on exécute coûte qui coûte, soigner sa confiance en lui-même et dans ses chefs, lui prêcher d'exemple, cela va sans dire, mais aussi réveiller sa foi dans la providence et l'amener à s'abandonner aux mains du divin maître de l'univers. Si l'on arrive, en plus, à créer entre les hommes un sentiment de réelle solidarité tutélaire—chacun pour tous, autant que possible—on aura fait beaucoup pour affermir leur courage — Lieutenant Jean FLAHAULT (Armée française). Revue Canadienne.

CELLE QUI NE SAVAIT PAS

Voici ce que j'ai vu dans la Vendée que j'aime.

Ce pays de collines lève, quand vient l'automne, de belles gerbes ardentes vers le ciel où passent les nuages de brume et le vent de la mer qui les pousse. Ce sont les taillis des sommets, des bouts de futaie, les vergers des fermes, ou simplement les arbres semés sur les talus, et parmi lesquels se rencontrent des aliziers, des cormiers, des poiriers sauvages, et certaines espèces de chênes dont la feuille meurt dans la splendeur. Je ne sais quel propriétaire maniaque, depuis longtemps disparu, avait planté justement deux lignes de cormiers sur la croupe où est bâtie la ferme de la Renaudière, du côté du couchant. Il faut bien des années pour qu'un cormier donne des cormes. Ceux-là s'étaient mis à fructifier, et, comme ils formaient une avenue d'au moins deux cents mètres de longueur, c'était un travail pour le métayer; d'autant plus qu'il avait peu d'aide, étant marié à une femme chétive.

La métayère de la Renaudière, vous la connaissez, si vous avez vu une paysanne qui a une figure de compassion : blanche, pas jolie, dont les traits sont tout longs, tirés en bas, et encadrés par la coiffe de Vendée qui serre les tempes. Ce qu'elle a de mieux, ce sont de belles dents—beauté rare à la campagne—des dents couleur de miche fraîche. Quand elle était jeune fille, et qu'elle riait donc plus souvent, il y avait de la lumière entre ses lèvres, comme au coni de ses yeux bruns, et les hommes disaient : "Elle n'est point pour déplaire; dommage seulement qu'elle soit freluquette."

Après six ans de mariage, elle était devenue mère, et l'enfant avait deux ans lorsque la guerre a commencé. Presque tout de suite, le mari a dû quitter la Renaudière et rejoindre son régiment. Nul n'a pu dire qu'Aimée Cottereau ait pleuré "devant le monde". Chétive de corps, elle l'était en effet, mais brave aussi, capable de tenir son coeur presque silencieux, habituée, depuis des siècles, à répondre à l'épreuve : "Voici la servante du Seigneur." Au retour de la gare, où elle avait accompagné son homme, elle entra dans l'église du bourg, où il y avait bien trente femmes comme elle, venues pour faire le sacrifice inconnu et demander tout le courage. Quand elle eut fini, ce qui ne fut pas long, elle rentra dans sa maison, prit la petite à bout de bras, et murmura, montrant ses dents blanches : "Tu m'est tout à présent!"

Je l'ai vue le surlendemain. Dans la tranche d'un champ de froment, si mûr que les épis laissaient tomber le grain, j'aperçus la femme du soldat qui coupait la moisson. Elle travaillait à quelque distance d'un métivier borgne et cagneux dont la guerre n'avait pas voulu. Et seulement quand j'eus parlé, tant elle était appliquée à la besogne, elle se redressa, les cheveux collés sur les joues, contente de se sentir si forte.

— Je lui ai promis de ne pas laisser perdre notre fait! Vous voyez! A la fin de septembre, je mènerai plutôt la charrue, s'il n'est pas revenu... Mais il sera revenu?

Elle disait cela avec une assurance qui aurait voulu être plus certaine, et qui m'interrogeait.

— Vous avez des nouvelles?

— Oui donc, des bonnes : il a passé par Paris; il va jusqu'en Belgique. C'est loin?

— Un peu. Et la petite? Elle dort dans son berceau, là-bas?

Malgré la déférence qu'elle m'a toujours témoignée, je compris que la métayère de la Renaudière me prenait en pitié et me plaignait supposer qu'une mère pût laisser son enfant à la maison, sans surveillance. De son pouce renversé, de ses yeux fiers de sa géniture, du coin de ses lèvres maternelles, elle désigna, au bout du champ, une petite chose blanche et bleue, assise à l'ombre d'un pommier.

Les jours continuèrent de passer. Nos armées descendirent, s'arrêtèrent et commencèrent à remonter. Aimée Cottereau continua de travailler et, à 2 heures, de guetter le facteur au bout de l'avenue de cormiers. Il arrivait à bicyclette, penché sur son guidon, sans pour cela courir vite :

— Rien pour moi?

— Rien; ça sera pour demain.

Jusqu'à la fin de septembre, pas un seul jour elle ne manqua de venir à la même place, d'adresser la même question et de recevoir la même réponse. Les femmes du bourg lui disaient :

— Ecrivez donc au capitaine! Ecrivez donc à la Croix-Rouge de Genève! Ils savent peut-être quelquechose.

Elle écrivit. Puis elle résolut de se taire et d'attendre, en s'occupant de la petite, de la maison et de la ferme. Jusquà 2 1-2, tous les jours, elle sentait une joie toute proche, prête à entrer dans l'âme et à montrer son visage, et qui n'entrait pas et s'en allait.

Bientôt ses amies cherchèrent à ne pas la rencontrer. On avait peur de se trahir. Le bruit courait que Jean Cottereau était mort. Un sergent avait vu tomber le métayer de la Renaudière dans un des combats livrés près de Namur, il l'avait vu tomber les deux bras en croix, et lâchant son fusil. Le village, les fermes isolées, les parents, les enfants, tous connaissaient le grand malheur: il n'y a-

(A suivre en page 4)

DU PANIER AU COUVENT

Messager Canadien du Sacré-Coeur

Au bord de la route frangée de palmiers grêles, le blanc couvent semble dormir encore. c'est six heures du matin, l'heure du ciel en Orient, l'heure de la fraîcheur à laquelle très rapidement succédera le grand incendie du jour. Dans quelques minutes, du sein de la mer du Bengale, dont l'écharpe bleue apparaît au loin, le soleil se lèvera; à son approche, les crêtes des collines de Vizag, comme la cime des âmes, se coloront déjà des lueurs roses.

I

Au dehors, les Hindous reprenent la routine de leurs coutumes étranges; l'amphore sur l'épaule les femmes se hâtent vers les puits, et sur la rive des étangs, étoilés de lotus, les ablutions ont commencé. Ensevelies dans la méditation, les religieuses sont occupées à recueillir la manne dont la force les aidera à continuer leur vie de sacrifice. Il est si doux ce repos du matin dans le Coeur de Dieu! Mais il dure peu parce qu'il n'est qu'une préparation à la lutte.

Voici que le silence du cloître est rompu et que des voix criardes se font entendre :

— Amâ amâ! (mère) des bananes!

Amâ! des piments!

— Amâ! des aubergines!... je les ai apportées pour vous!

— Amâ! des mangues! ce sont les desnières...

Qu'est-il arrivé?

Une douzaine de robustes villageoises, avec des gros paniers sur la tête, se sont introdutes dans la cour intérieure du couvent qui médite. Mais pour ces revendeuses matinales il s'agit bien de méditation! L'important est de vendre leurs produits, de vendre vite et de vendre cher. Elles font donc l'article à tue-tête.

Comme une musique mal accordée, leurs appels grincent aux oreilles de la Soeur dépensière, âme calme s'il en fut. Elle aimerait tant pouvoir finir sa méditation ce matin! Mais non, Dieu ne le veut pas, le choeur des Indiennes a repris et se fait plus pressant :

— Amâ! amâ!... mais n'ouvrirez-vous pas?...

— Amâ nous avons les fourmis dans les pieds...

— Amâ! nous permettrez-vous de partir?...

Soeur Monique—âme calme s'il en fut — d'un geste bref serre son crucifix de profession, le témoin de sa donation complète, et la voilà qui descend du ciel pour marchander des aubergines.

Les paniers des revendeuses sont couverts d'une toile sordide, image trop fidèle, hélas! de l'âme de ces pauvres païennes. Du bout du doigt la Soeur dépensière soulève cette toile pour examiner et choisir les légumes dont elle a besoin pour aujourd'hui. Une grande corbeille attire son attention. Toisant du regard sa propriétaire dont un pagne court et sale fait ressortir le dénûment.

— Hé, la mère, combien le panier? demande-t-elle en faisant sauter la pièce de toile qui le recouvre. A peine a-t-elle esquissé le geste, qu'elle recule interdite.

Qu'a donc aperçu la calme Soeur Monique? Devinez?... Je vous le donne en dix...

— Des bananes pourries?... Des aubergines gâtées?... Des mangues trop faites, peut-être?...

Vous n'y êtes pas. Elle vient d'apercevoir une petite fille, oui, une petite fille maigre, mais charmante. On la dirait en train de méditer dans son panier comme une nonne devant le saint Sacrement.

— Et tu veux vendre enfant? questionna la bonne Soeur dépensière, après être revenue de sa surprise; n'as-tu pas honte d'une pareille action?

Toute tremblante dans sa toile frippée, l'étrangère la regarde silencieuse. Les revendeuses répondent pour elle.

— Amâ! C'est une pauvre femme. Venue de l'île Maurice où elle a recueilli cette enfant, elle pensait pouvoir l'élever en ce pays, mais le mauvais sort la poursuit; son mari est mort, elle n'a plus personne.

— Tout de même, vendre vos enfants comme des oignons et des courges, quelle coutume barbare!

— Vierge blanche, hasarde alors tristement l'étrangère, je meurs de voir mourir mon enfant de misère... Prenez-la elle vivra chez vous, elle ne doit pas mourir. Et suppliante elle insiste.

Devant cette douleur, Soeur Monique court consulter la communauté: on délibère un instant.

— Mère, nous avons déjà quatre-vingts orphelins, suggère une prévoyante de l'avenir, en recevoir d'autres n'est-ce pas tenter la Providence?

C'est vrai, mais il y aura une voix de plus à demander leur pain de chaque jour, plaida la pitié.

La cause est gagnée. La petite Mauricienne avait fini sa méditation lorsque les Soeurs vinrent la recevoir. Elles lui sourirent, elle leur sourit et le marché fut conclu.

Moyennant cinq francs—le panier par-dessus—l'enfant trouvée passa du panier au couvent.

Il y a dix-huit ans que la petite Mauricienne a quitté son panier, elle est devenue Madeleine-Maurice. C'est juste, on ne doit pas renier son pays. Entrée au couvent le sourire aux lèvres, elle y a vécu de même. Quand on est enfant, une enfant du bon Dieu et de la Sainte-Enfance, a-t-on des raisons d'avoir des soucis? On aime Dieu, on prie, on chante, on danse, on est étourdie, on s'épanouit comme les lotus sur l'eau limpide, et l'on grandit comme les bambous à la nouvelle lune, parmi les algarades et les sourires...

Oui, Madeleine a grandi. Elle est devenue sérieuse, elle a compris qu'il n'y a pas que des fleurs et sourires dans le monde, et que les enfants ont autre chose à faire que de jaser et de danser toujours. Elle a étudié et passé des examens. Le jour est venu maintenant d'orienter sa vie pour de bon. Que va-t-elle faire?

Ce qu'elle va faire, c'est bien simple. A peine mise au monde, le monde n'a pas voulu d'elle et l'a vendue pour cinq francs au bon Dieu. Elle a vécu en sa compagnie jusqu'à présent, pourquoi s'en séparait-elle? Est-ce alors qu'on peut aimer véritablement le divin Maître qu'il faut le rejeter? Elle sera religieuse.

Le mois dernier, pour la seconde fois, Madeleine-Maurice a donc changé de domicile. Du panier elle avait passé à l'orphelinat, de Comme autrefois au sortir du panier l'orphelinat elle a passé au noviciat des Soeurs indigènes de W... nier, en franchissant le seuil du couvent, elle n'a pu s'empêcher de sourire. Ce n'est pas qu'elle soit ignorante, oh! non. Elle sait maintenant ce que son éducation a coûté de soucis à celles qui l'ont adoptée, et d'argent aux associés de la Sainte-Enfance, et ce souvenir ne fait qu'augmenter sa reconnaissance. Elle ne croit que les bananiers aient des fruits éternels et les rosiers des fleurs qui ne se famment jamais, mais elle sourit quand même parce qu'elle sait désormais où elle trouvera des fleurs et des fruits éternels.

Paniers ou châteaux, au fond, le don est le même. Petite Mauricienne, vous avez donné à Dieu votre coeur, il vaut bien un Château. Heureuse vierge au panier, souriez toujours! Dans dix mois quand vous prendrez le voile, avec les anges nous sourirons aussi! — *Mgr Rosillon.*

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 18

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

— Pourtant..., vous..., Monsieur..., vous l'avez bien faite..?

— Possible!... Mais moi, on m'a violenté... Or, je vous le déclare, on ne violentera pas mon fils!... Ah! ça non!... Je me dresse entre les hommes noirs et mon enfant, et je crie : "On ne passe pas!..."

— Pauvre petit!... dit la femme d'un air de pitié.

— Pauvre petit..? Je vous souhaite seulement d'avoir la moitié des picaillons de ce pauvre petit-là!...

— Il n'en sera que plus malheureux!...

Mufflo lui touche le front :

— Votre araignée qui se met les pattes en l'air!

— Pas tant que ça!... Plus il sera riche, plus il aura le moyen de faire des bêtises...

Mufflo prend un air offensé :

— Par hasard.., voudriez-vous insinuer que... mon fils... pourrait faire des bêtises...?

— S'il n'en fait pas, il aura bien tort!... Car, enfin, si votre fils ne croit à rien, ni à Dieu ni à diable, pourquoi se gênerait-il...? Si Dieu n'existe pas, le bien, le mal, le devoir, ne sont que des mots, rien que des mots... Et on serait trop bête de se gêner pour des mots!...

— On voit bien que vous êtes Bretonne, les curés vous ont fanatisée!

— En tous cas, vous n'avez pas un mot à répondre!...

— Pas un mot...? Si!... On doit se gêner (avec emphase) pour la solidarité humaine!...

La sage-femme se tord.

— Eh bien, quoi...? fait Mufflo.

— La solidarité!... Laissez-moi rire!... Vous vous gênez, vous, pour la solidarité humaine...? Je vois d'ici votre fils emballé par une passion... Et pour l'arrêter, vous vous dressez comme un pompier: "Mon garçon... il me semble que tu oublies la solidarité!.." Ce qu'il vous enverra baigner!... Et j'avoue qu'il aura raison.

Mufflo croise ses biceps sur ses pectoraux, et d'une voix agacée:

— Alors, vous voudriez que j'impose à cet enfant sans défense une religion idiote?

— Idiote...? C'est votre avis.

— Taisez-vous!...

— Comme ça, vous êtes sûr d'avoir raison!

— Une religion absurde!...

— J'ai servi chez un académicien qui communiait tous les jours.

— C'était un crétien!...

— Et le fameux Pasteur...?

— Une buse aussi, avec tous ses microbes dont il parle toujours et qu'on ne voit jamais!... D'ailleurs, vous savez..., votre dictionnaire ne m'effraye pas... Rien ne me fera violer la liberté de cet enfant!... Rien!... La liberté, ça, c'est sacré... C'est peut-être pour des prunes qu'on a fait 93...?

La Bretonne met ses deux poings sur les hanches :

— Vous en avez un fier toupet de parler "liberté"... Est-ce que vous l'avez consulté, votre gosse, pour lui imposer la vie...? pour lui imposer sa nation...? pour lui imposer sa langue...? Que dis-je! Vous alle lui imposer même sa nourrice!... Vous devriez le consulter, ce moutard-là!...: "Tu as la colique, mon petit, quel médecin veux-tu qu'on aille te chercher...?" u alors, si, vous lui imposez tout..., si vous violez perpétuellement sa liberté, pourquoi ne pas, tout bonnement, le faire chrétien comme son papa, et même un peu meilleur...?

— A vingt ans, il choisira une religion, s'il en veut une!... s'écrie Mufflo, dont les doigts tremblent de colère.

Mais la sage-femme lui tient tête, froidement :

— Ça, c'est encore trouvé!... A vingt ans... l'âge fou... L'âge o ûceux qui ont des principes éprouvent la tentation de les balancer par-dessus bord... On a bien le temps d'ouvrir un catéchisme, quand il faut travailler.., faire son service militaire..., se choisir une carrière..., résister à toutes les passions!...

Mufflo est cramoisi; les yeux lui giclent hors de la tête, comme aux plus mauvais jours de la blanchisserie; il donne l'impression d'un taureau qu'une mouche ferait monter au degré extrême de l'exaspération :

— Vous n'êtes qu'une minable nourrice!...

— Non, je suis la sage-femme..

— Dites plutôt le curé..., la succursale des ratichons...

Et comme la Bretonne dénoue son tablier...

— Allez-vous-en!... Débarrassez-moi le plancher!.. éclate Mufflo... Rat d'église!... Grenouille de béniiter... Punaise de sacristie!...

— Pas la peine de crier si fort.. Vous voyez bien que je le détache mon tablier!...

Et, en partant, la femme attarde son regard sur le petit être qui, dans son maillot bleu et blanc semble sourir à des anges murmurant tout bas à ses oreilles des choses divines de l'au-delà...

— Oui..., pauvre gosse, va!...

CHAPITRE XIV

Le Voyage de Mufflo

Rien n'est plus féroce qu'un mouton enragé; la petite Mme Mufflo commence à en faire l'expérience.

Elle a mis son mari en appétit; et l'appétit de Mufflo a ceci de particulier, c'est que les coups de fourchette deviennent d'autant d'autant plus énergiques que les morceaux sont plus fabuleux.

Elle l'a un peu débarrassé de sa blouse de blanchisseur, de son fumet de banlieue, de ses camarades. Elle lui a mis sur le dos le harnais mondain, et persuadé que l'avenir était tout grand ouvert devant lui!..

Et, ma foi, il se propose d'y marcher, avec les pieds que son ascendance lui a offerts et que l'éducation a encore argrandis.

Une chose, actuellement, l'hypnotise : il se demande pourquoi, possédant le galbe que chacun se plaît à lui reconnaître, et l'esprit que sa femme elle-même lui accorde, il ne serait pas député aussi bien que Renou, un ancien tailleur de pierres au cimetière, ou Bigorneau, garçon coiffeur, ou Thivrier à la bouse, ou l'homme-canon...??

Du coup, la petite Mme Mufflo a été épouvantée. Député! Cela n'était pas possible! Son mari était trop bête pour luire, telle une étoile, parmi les canailles... Quant aux autres... Il ne fallait pas y songer.

Sans doute, elle était bien là pour préparer les voies et aider au succès; mais le parfum tabagique des réunions publiques, la promiscuité des camelots et toutes les jolies petites choses, toutes les injures de cocher, tous les graisseux détails, d'imprimerie qui fleurissent autour d'une candidature, répugnaient à sa délicatesse de petite chatte...

Et puis, surtout, une candidature coûte cher; or, le livre de comptes de l'ancienne modiste est parfaitement en règle :: le Doit et l'Avoir s'y balancent d'une façon aussi égale qu'étudiée; et elle ne se soucie pas d'en ravager l'harmonie, fût-ce même pour sangler le ventre de son époux d'une écharpe tricolore.

* * *

Aussi Mme Mufflo était-elle d'une humeur ultra-massacrante, le 5 mai, en arpentant le quai No 2 de la gare de Lyon, où stoppait, tout trépidant, tout fumeux, tout enveloppé de vapeur, l'express de 8 h. 15.

Le ménage va bien quand Madame le mène. Mais aujourd'hui, presque par surprise, Madame est débordée; son mari s'est rué dans cette idée qu'un siège de député est à la portée de sa main... Et il s'y précipite, tête basse, n'écoutant plus rien.

Alors gare!

Par une défiance qu'il n'a jamais pu vaincre, Mufflo porte tous les bagages, ce qui triple ses dimensions déjà respectables et soulève sur son passage, au milieu de la foule embellie d'Allemands et poétisée d'Anglaises, des protestations pour lesquelles l'usage du dictionnaire anglo-saxon n'est pas nécessaire.

D'ailleurs, Madame a vivement séparé sa cause de celle de son époux, s'est confortablement installée dans un coupé, et améliore sa situation avec deux oreilles de louage, pendant que le député de demain prend ses billets au guichet, surveille d'un oeil terrible l'enregistrement de ses bagages, et, n'ayant plus de bras disponible, installe en désespoir de cause son héritier rageur et pleudrnichard sur ses épaules, en lui recommandant en vainde ne pas se cramponner à son haut-de-forme...

Bien plus très vexée de voir la blanchisserie de son mari remonter à la surface, et ne voulant pas, avant l'heure, paraître la femme de ce molosse, toute pelotonnée dans son coin, Madame le laisse passer, arriver jusqu'à la locomotive, s'amusant fort des yeux de Tartarin furieux avec lesquels Mufflo scrute l'intérieur de tous les wagons.

— Voyageurs..., en voiture!.. Voyageurs, en voiture...!

Le cri retentit sous le grand hall vitré: les employés se précipitent pour fermer les portières; le souschef de gare, le sifflet aux lèvres, embrasse déjà son train d'un coup d'oeil; et Mufflo, suant, ahuri, dévasté, le poil de la barbe se dressant tout droit, réclame sa femme à tous les lampistes qui le regardent avec des yeux ronds.

(A suivre)

LUTTES CATHOLIQUES EN BOHEME

(Semaine Religieuse de Québec)

Nos lecteurs n'ignorent pas que la Bohême, qui est aujourd'hui une province de l'Etat républicain tchéco-slovaque (comprenant en outre la Moravie, la Silésie et la Slovaquie), traverse, en ce moment, la période la plus douloureuse de son histoire depuis Jean Huss. Il y a plusieurs mois, une centaine de prêtres (sur 2,500 que compte la Bohême) et 4,500 fidèles (sur une population catholique totale de plus de 3,000,000) se sont mis en révolte ouverte contre le Saint-Siège. Le président de la république, M. Masarik, et son gouvernement, inspirés et guidés par la franc-maçonnerie, encouragent de toutes leurs forces ce mouvement d'apostasie: les prêtres mariés sont appelés à des charges importantes; des églises catholiques sont laissées à l'usage du culte schismatique; les crucifix sont enlevés des écoles; des lois sectaires sont en préparation pour établir la séparation de l'Eglise et l'Etat et pour confisquer au profit de l'Etat tous les biens ecclésiastiques; la propagande de la libre-pensée et de l'hérésie est largement encouragée, etc.

Comment ce lamentable désastre a-t-il pu se produire en pleine catholique Bohême? La tempête a éclaté au sein d'une association sacerdotale tchéo-slovaque, fondée à Prague par des prêtres tchèque à l'encontre des directions du Saint-Siège, dix jours après la proclamation de la république tchéco-slovaque, dans le but "d'élaborer un projet de réformes estimées nécessaires par ses membres et qui seraient soumises à l'approbation du Saint-Siège." Parmi les réformes mises au programme de cette association, dite Iednota, on notait l'administration démocratique des diocèses par des députés du clergé et des fidèles à la mode protestante, la nomination démocratique aux bénéfices et aux sièges épiscopaux, l'introduction de la langue nationale dans les offices liturgiques, y compris la Messe, le célibat rendu facultatif pour les prêtres, la réforme des Ordres religieux dans un esprit plus moderne, etc. Programme audacieux, disons le mot: révolutionnaire; et qui fut voté à la majorité des voix par le Iednota, puis présenté au Pape par trois délégués de l'association.

Benoit XV les reçut avec bonté, mais écarta péremptoirement la question de la réforme du célibat ecclésiastique. De retour en Bohême, les prêtres délégués, dit-on, renseignèrent faussement leurs collègues de la Iednota, leur laissant l'espoir de concessions possibles de la part du Saint-Siège. Les réformateurs s'enhardirent à faire valoir leurs revendications inacceptables; et l'épiscopat de Bohême dut sévir en supprimant la Iednota. Le Pape approva solennellement la conduite des évêques dans une lettre qu'il leur adressa, le 29 janvier 1920, et où on lit cette déclaration de la plus haute importance: "Jamais, est-il nécessaire de le répéter, le Saint-Siège ne consentira ni à l'introduction d'innovations démocratiques dans l'Eglise ni à l'abolition ou même à l'adoucissement de la loi du célibat, gloire insigne dont l'Eglise latine est justement fière." Déjà, malheureusement, le 8 janvier, 140 prêtres sur 211 assemblés à Prague, avaient voté la séparation d'avec Rome et la formation d'une Eglise nationale tchèque. Le 3 février, un décret du Saint-Office portait l'anathème contre cette nouvelle Eglise schismatique et déclarait tous les prêtres qui en font partie frappés ipso facto, d'après le canon 2334, de l'excommunication réservée speciali modo au Siège Apostolique.

Ce mouvement schismatique, si peu nombreux que soient ses adhérents, "constitue toujours un danger pour l'Eglise catholique en Tchéco-Slocaquie, écrit M. Mauffray de l'Espine, auquel nous empruntons tous ces détails, dans la Documentation catholique: danger par l'appui qu'il a trouvé dans les milieux officiels; danger, en raison du nationalisme outré dont il se pare comme d'une auréole et susceptible de plaire à un peuple qui se dit délivré de l'esclavage; danger, enfin, parce que ces revendications trouvent une sorte d'excuse dans un certain nombre de réels abus."

Heureusement, les catholiques de la Tchéco-Slovaquie, sous la conduite énergique du nouvel archevêque de Prague, Mgr Kordac, et avec l'appui du nonce, Mgr Micara, sont à mobiliser leurs forces pour organiser la résistance; et leur première manoeuvre de défense, le Congrès de Prague, qui s'est tenu du 28 au 31 aout, a été couronnée de succès.

Ce Congrès a réuni 16,000 catholiques venus de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et de la Slovaquie. Le dimanche, 29 août, une immense procession, comptant plus de 25,000 personnes, défila par les rues de Prague pour se rendre à la cathédrale et acclama, en passant devant le palais archiépiscopal, Mgr Micara, Mgr Kordac et Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, venu tout exprès de France,

(A suivre en page 4)

Les fêtes de Noël dans la famille

A ce temps-ci de l'année quand l'approche des fêtes de la Noël et du jour de l'an vous fait sentir le besoin d'aller revoir le doux chez soi, la pensée s'en va vers ces lieux où notre jeunesse s'est écoulée. L'on sent le désir d'aller revoir ces scènes animées du doux souvenir des temps passés. Faites vos plans dès maintnant et laissez-nous vous aider à choisir le moyen de voyager d'une façon comfortable et économiquement.

Voyez l'agent le plus rapproché du chemin de fer Canadian National, Grand Trunk Pacific, ou écrivez à M. W. J. Quinlan, agent pour les passagers, Winnipeg, Man.

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

NOTES LOCALES

Le Manitoba commence aujourd'hui la cinquantième année de son existence.

* * *

Mme Sévère Beaulieu est morte, dimanche soir, à 6 heures, après une semaine de maladie. Elle était âgée de 67 ans. Lui survivent: son époux, M. Sévère Beaulieu, Mlle Léontine, MM. François, George et Louis. Les funérailles auront lieu demain matin, à St-Pierre-Jolys.

* * *

Une délégation de Norwood a demandé, hier soir, au conseil de prendre des mesures très sévères pour combattre le vice, à Saint-Boniface et Norwood. On a surtout insisté sur le tragique incident de l'hôtel Stockyards. La délégation voudrait que le commerce clandestin des liqueurs soit vigoureusement combattu.

* * *

Naissance : chez M. Eugène Boismenu, une fille, baptisée, dimanche après-midi, Marie-Agnès-Juliette. Parrain, M. Wilfrid Boismenu; marraine, Mme Agnès St-Onge.

* * *

Mme Eugène Boismenu a eu la douleur d'apprendre la mort, la semaine dernière, à Montréal, de sa mère, Mme Edouard-Pierre Couture.

* * *

Hier matin, à la cathédrale, M. Maurice Goulet unissait sa destinée à celle de Mlle Marie-Louise Chériot. M. Roger Goulet servait de témoin à son fils. La mariée avait comme témoin M. Arthur Bissonnette. Les nouveaux mariés résideront à St-Boniface.

* * *

Lundi, le 29 novembre prochain, Mlle A. Dostert et ses élèves donneront un recital dans la salle du Music and Arts Building, 347, Broadway, Winnipeg.

* * *

M. Alexandre Larivée, de Somerset, a été victime, dimanche, d'un grave accident qui aurait pu lui coûter la vie. Il revenait de Cardinal à Somerset quand il fut frappé par un convoi. Ses compagnons purent se garer à temps, mais M. Larivée fut violemment projeté au loin par le train. Il a subi plusieurs fractures et de très nombreuses contusions. Un spécial l'a amené à l'hôpital de Saint-Boniface. Des renseignements pris à la dernière heure nous apprennent que son état s'améliore.

Avec tous ses concitoyens nous formons des voeux sincères pour son prompt et rapide rétablissement.

FORESTIERS CATHOLIQUES

Parties de Cartes

Les gagnants de la semaine dernière furent les suivants : M. A. Duhamel (prix de cartes), service à fruits; Mme Philippe St-Pierre (prix de cartes), service à fruits; Melle Eva Trudeau (prix de la rafle), un magnifique chapelet monté en or (valeur $7.50) donné par MM. A. Gauthier et O. Bellavance. Jeudi prochain aura lieu la sixième partie de la première série. A l'heure qu'il est, Madame M. Durier est en tête, avec un record de 71 parties sur 120 parties jouées, et M. Jos. N. Senez surpasse tous les autres messieurs avec un résultat de 74 parties sur 10 parties jouées. Les excellents gâteaux fournis par Madame Victor Dease furent *mangés* avec plaisir par tous les assistants. Merci à Madame Dease. Venez faire une partie de cartes dans la salle des Forestiers qui est très belle depuis les réparations qu'on vient d'y faire. Partie de cartes spéciales dimanche prochain (27 courant).

FEU EDOUARD GAGNON

(*La Liberté*)

"Edouard Gagnon est mort" Cette phrase se disait mercredi le 10 novembre dernier, et à la tombée du jour pas un qui ne le sut dans notre ville de Saint-Boniface.

Cette nouvelle remplit de consternation et de peine tousceux qui l'entendirent pendant cette journée malheureuse. En effet, quoi de plus surprenant et de plus pénible que d'entendre parler de la mort d'un ami que vous avez vu peut-être la veille. le teint rosé, la démarche droite et le phsique respirant la santé.

Le soir, à l'Union Canadienne, assemblés en groupes, on pouvait voir de nombreux jeunes gens occupés à discuter la nouvelle tragique, la peine et la surprise peintes sur leurs jeunes visages.

Edouard Gagnon, à l'âge de 18 ans, est mort victime de son devoir en remplissant ses fonctions pour le C. N. R., à Saint-Boniface. Parti vers les huit heures du bureau pour faire le recensement dans les cours, il parcourut tout son territoire et avait enfin fini son ouvrage à l'élévateur Superior.

N'apercevant aucune locomotive et voulant traverser une filée de convois pour terminer ses affaires au bureau de l'élévateur, il s'aventura, ne voyant pas le cable d'acier dont les élévateurs se servent pour avancer leurs propres convois, et voulut passer entre deux chars. Dieu voulut qu'au moment même où son corps se trouvait entre les deux accouplements, un convoi tiré avec violence par le cable vint se jeter sur lui. Le pauvre jeune homme, saisi entre ces deux pièces d'acier, fut traîné environ une longueur de convoi. Déchiré douloureusement et perdant son sang en abondance, il eut encore assez de force pour crier au secours d'une voix affaiblie. Il fut aperçu et transporté dans le bureau. Ayant encore sa connaissance, il priait avec ferveur, mais quelques minutes de plus et il devint inconscient et rendit le dernier soupir à l'hôpital de Saint-Boniface, à peine trois quarts d'heure après l'accident.

On serait tenté de ne pas croire que de tels accidents puissent arriver si on ne voyait de nos propres yeux leurs résultats funestes. Mais Dieu, dont les voies sont secrètes te cachées pour nos pauvres yeux, dans sa bonté voulut attirer vers Lui cette jeune âme pure et bonne. "Laissez venir à moi les petits enfants", disait-Il, pendant sa vie, et par ces paroles n'entendait-Il pas également ceux dont le coeur est resté pur et fidèle à son enseignement divin?

Edouard Gagnon était un de ces jeunes gens actifs et aimables auxquels on se lie vite d'amitié. Le sourire aux lèvres, le bon mot à la bouche, il avait su se faire de nombreux amis tant à l'Union Canadienne qu'au dehors. Il s'occupait très activement de sports et promettait de devenir un de nos meilleurs athlètes. Il jouait dans le club de balle qui fit le tour des campagnes cet été; aussi dans l'équipe de hockey de l'Union Canadienne, qui perd en lui un de ses meilleurs joueurs. Sa conduite était irréprochable et aurait pu servir d'exemple à tous nos jeunes gens. Le dimanche précédent il avait communié pour la dernière fois, et ainsi il devait être bien préparé pour le moment suprême.

A la famille éplorée nous présentons nos plus vives sympathies dans ce grand malheur qui les frappe.—*Armand Bertrand.*

DECES

On annonce le décès à l'âge de 9 ans de Bernard Rowan, 50 rue, Dumoulin. Nos condoléances à la famille.

LE VOYAGEUR

Les élections des officiers pour la saison 1920-1921 ont eu lieu le 21 novembre à l'hôtel de ville.

Les messieurs suivant élus : A. Vermander, président; Charles Senez, vice-président; Antonio Marcoux, secrétaire; J. A. F. Leclere, trésorier; Armand Schwartz, capitaine; Edmond Lemay, lieutenant; G. Senez, C. Roal, D. Brabant, comité d'organisation.

La première sortie aura lieu mercredi le premier décembre départ de l'Union Canadienne à huit heures; à la dernière assemblée 12 nouveau applicants, Hop, Hop, Hop à la raquette n'oubliez pas l'Alouette.

(Suite de la page 3)

sur l'invitation pressante des organisateurs du Congrès, pour apporter aux congressistes l'appui de sa parole et le salut du cardinal Amette (dont la mort soudaine, connue à Prague dans la journée de lundi, le 30, devait provoquer une imposante manifestation de sympathie, au Congrès) et des catholiques français.

M. l'abbé Joseph Hanus, l'un des principaux orateurs du Congrès parle ainsi des travaux de cette grande assemblée catholique, dans une lettre adressée à la Croix de Paris (27 septembre): "Le programme du Congrès avait été préparé par Mgr Kordac, archevêque de Prague. Il tenait en ces mots : Omnia instaurare in Christo. Le travail avait été bien divisé. Trois grandes commissions se l'étaient partagé qui tinrent des séances préparatoires avec conférences nombreuses : 27 en tout. On y parla (première commission) de l'éducation morale et religieuse dans les écoles publiques; on a accentué la nécessité de maintenir l'instruction religieuse dans les écoles de l'Etat, la nécessité aussi de fonder des écoles confessionnelles nombreuses. On s'est occupé de l'organisation de la jeunesse catholique dans les différentes provinces de la République; elle compte déjà 30,000 adhérents en Bohême, 40,000 en Moravie, sans compter les gymnastes catholiques qui sont déjà plus de 60,000. La seconde commission s'entretint de sujets importants : les bienfaits de la civilisation chrétienne dans les différentes classes de la société, la presse catholique qu'il faut favoriser, l'art et le chant liturgiques. La troisième avait à étudier tout ce qui touche la famille et les oeuvres de charité." Des éloquents et fort applaudis y furent prononcés par Mgr Micara, Mgr Kordac, Mgr Baudrillart, des prêtres, des professeurs et des députés tchéco-slovaques. Des résolutions d'énergique protestation y furent votées à l'unanimité contre la déchristianisation de l'école, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, que le ministre Bartosek se prépare à proposer aux Chambres, les assauts des schismatiques tchèques et leurs injustices brutales, tolérées par le gouvernement Masarik. Le Congrès s'était ouvert par l'envoi d'un télégramme d'hommage et de fidèle soumission au Souverain Pontife.

Mgr Baudrillart fut l'un des orateurs les mieux écoutés et les plus fêtés du Congrès de Prague. "On l'acclama partout, dit M. l'abbé Hanus dans sa lettre à la Croix, aussi bien dans les réunions solennelles que dans les réunions privées, dans les conférences qu'il donna et aussi dans la soirée musicale qu'on offrit en son honneur à l'Hôtel-de-Ville. Son discours plein de chaleur et de force excita un inexprimable enthousiasme et des applaudissements prépétés, qui lui dirent notre profonde reconnaissance pour le grand réconfort qu'il nous avait apporté. Nous n'oublierons jamais tout le bien qu'il nous a fait."

Dans trois articles du plus haut intérêt (Croix, 27, 28, 30 septembre), Mgr Baudrillart, retour de Prague, donne lui-même ses impressions sur le Congrès auquel il a pris une part si importante. A noter, cette remarque de l'éminent recteur de l'Université catholique de Paris sur le caractère du mouvement schismatique en Bohême : "L'un des traits caractéristiques, c'est la popularité de Jean Huss, considéré comme un héros national. Plusieurs fois j'ai entendu dire : *On a rehabilité et canonisé Jeanne d'Arc, on peut bien réhabiliter et canoniser Jean Huss.* On ne réfléchit pas que Jeanne d'Arc avait été condamnée par un tribunal ecclésiastique éminenement faillible, tandis que Jean Huss a été condamné par un concile oecuménique et pour des propositions notoirement hérétiques, voire même subversives de toute autorité et de tout ordre social". Puis, Mgr Baudrillart se pose cette très grave question : "Comment de telles idées ont-elles pu se répandre dans une aussi notable partie du clergé? "Et, il y répond ainsi : "Les plus grands partisans de l'Autriche sont obligés de reconnaître que, sous son règne, c'est l'éducation qui a péché : le joséphisme et le programme autrichien imposé aux Séminaires, avec lequel il fallait tout apprendre en quatre ans, tout, et d'une manière superficielle et tendancieuse. De plus, en Bohême, l'enseignement primaire et secondaire est tout entier d'esprit protestant, tous les livres sont d'inspiration protestante; c'est ainsi qu'o nest arrivé à créer et à entretenir le préjugé qu'il y a opposition entre l'Eglise romaine et les aspirations nationales; sans oublier naturellement ce fait capital que, pour beaucoup, Autriche et catholicisme se confondaient; or, l'Autriche était l'ennemie. Voilà pourquoi aussi la France peut exercer une influence heureuse, au point de vue catholique, et pourquoi beaucoup mettent en nous leur espoir". A ce sujet, il est bon de noter que le ministre de France à Prague et le commandant en chef de l'armée tchécoslovaque, le général français Pellé, ont reçu officiellement et avec toutes d'égards Mgr Baudrillart, pourtant en mission purement religieuse.

Pendant que le Congrès catholique de Prague se livrait avec ardeur à ses travaux d'étude et d'organisation, se tenait, dans la même ville, un Congrès international de libre-pensée, où un délégué français déclarait "que la libre-pensée avait perdu sa cause dans la France et la Belgique réactionnaires, mais qu'elle espérait gagner beaucoup de terrain en Tchéco- Slovaque."

A cet insolent défi de la libre-pensée internationale, M. l'abbé Hanus, l'un des chefs du Congrès catholique de Prague, arépondu fièrement dans la Croix de Paris, au nom de tous les fidèles enfants de l'Eglise en Echéco-Slovaquie : "Nous sommes là. La partie n'est pas perdue."

Nous devons le secours de nos prières à ces courageux catholiques tchéco-slovaques. Inébranlablement fidèles au Pape, qui les soutient dans leurs luttes avec une admirable sollicitude, appuyés sur le traité de paix, qui leur a garanti la liberté religieuse, attachés à la France catholique, qui vient d'entrer généreusement avec eux dans la bataille, ces bons soldats du Christ ont raison de marcher avec confiance au combat, où les appellent les intérêts sacrés de la religion.—A. H.

(Suite de la page 1)

vait à l'ignorer que la femme du soldat.

Dans les jours de la fin de septembre, on put voir, sur les terres en pente, le valet borgne qui tenait la charrue, et la jeune métayère qui touchait les quatre boeufs avec l'aiguillon. Elle ne chantait pas, sans doute, comme un vrai bouvier, mais elle se tenait à droite de l'attelage, disant les mots qu'il faut dire, d'une voix petite, qui passait cependant par-dessus les haies, et s'en allait émouvoir les âmes tout autour de la colline :

— Rougeaud! Caillard! Noblet! Tè, Tè, les valets!

En regardant la terre ouverte, qui fumait à la fois de brume et de poussière, elle songeait :

— Ce n'est pas un travail de femme que je fais là, mais il sera fatigué mon Jean, quand il reviendra, et je pourrai lui dire : Repose-toi!

Elle s'interrompait aussitôt, car l'élan d'espérance était devenu faible et tombait comme une feuille A ce labeur trop rude, Aimée Cottereau avait suffi plus d'une semaine. Le métayer Malabri, son vieux voisin, vint un matin la remplacer. Cinq jours plus tard, le charruage étant achevé, elle reçut la visite du métayer de la Grande-Léchère, qui dit :

— Tenez-vous en paix : je herserai vos fuérrets; après quoi, le valet passera le rouleau sur les labours, et moi, comme il convient, je ferai la sèmerie.

Personne ne lui avait parlé de son mari; et pourtant elle ne doutait guère qu'ils n'eussent eux aussi, le coeur mal en point, à du long silence.

Je m'avançai dans le champ, selon l'habitude de ces pays, où l'on ne se hait point. Mais plus vite que moi, par la cornière de la pièce, un enfant s'avançait vers la métayère, qui ne le voyait point, un gars de quinze ans, fait comme un cavalier, intimidé et demi-souriant, pur de visage. Il s'arrêta à trois pas de la femme, et enleva son chapeau.

— Si vous vouliez, dit-il, je suis fort, je gaulerais vos cormes de l'avenue, et même, avec mes soeurs, je peux bien les mener chez vous."

Elle ne répondit point. Les deux hommes s'étaient arrêtés. Elle regarda l'enfant, le valet, le vieux métayer. Son visage était devenu plus blanc que le mouchoir noué sur ses cheveux. On eût dit qu'elle sortait d'un rêve, et qu'elle n'avait pas la force de dire ce quelle avait vu. Il ny avait point de bruit dans toute la campagne. Enfin elle dit :

Ils sont tous à vouloir m'aider, c'est que mon mari est mort!

Personne ne put lui répondre. Alors elle laissa tomber son bâton; elle se détourna; au bout du champ, elle alla prendre sa petite assise sur une touffe d'herbe, elle la mit sur son bras en la serrant bien fort, et, sans plus rien voir, courbée, lentement, elle s'en alla vers les cormiers, déjà veuve dans son coeur qui avait cessé de croire à la vie.

Et, ainsi l'unanime charité, pour une fois, lui avait appris la douleur.—*René Bazin.*

VOITURAGE D'ENFANTS D'ECOLE

Des soumissions seront reçues par le soussigné, pour le compte de la Commission Scolaire de Saint Boniface jusqu'à cinq heures de samedi le 27 novembre 1920, pour la transportation pendant les mois de décembre, janvier, février et mars d'enfants demeurant sur les rues Mission et McTavish.

Pour plus amples détails s'adresser au Secrétaire ou au Président de la Commission.

J. A. MARION,
Président de la Commission Scolaire.

St-Boniface, le 23 novembre 1920.

In the matter of the Estate of Damase Tetreault, late of the City of St. Boniface, in the Province of Manitoba, Teamster, Deceased.

All claims against the above estate must be filed with the undersigned, at 66 LaVerendrye street, St. Boniface, Manitoba, on or before the 28th., day of December, A. D. 1920.

Date at Winnipeg, in Manitoba, this 13th., day of November A.D. 1920.

JOSEPH TAYLOR,
Administrator.